

De la faiblesse du sexe fort

Les hommes ont plus de force que les femmes, mais ils meurent plus jeunes. Cette surmortalité du sexe fort n'est pas tant due à ses gènes qu'au fait que les hommes se cramponnent à des modèles préjudiciables à leur santé. Pour les changer, ils doivent commencer par les remettre en question – et la politique a un rôle à jouer dans ce cadre.

Jürg Lendenmann



Markus Theunert, lic. phil. I, président de l'association faïtière männer.ch, est fondateur du journal «Schweizer Männerzeitung» et membre de la Commission fédérale pour les questions féminines.

Les hommes vivent moins longtemps que les femmes, mais il n'en a pas toujours été ainsi: jusqu'aux alentours de 1850, les deux sexes atteignaient approximativement le même âge. Ces 130 dernières années, l'espérance de vie en général, mais surtout celle des femmes, a considérablement augmenté. En 1991, cette différence atteignait son maximum (7,7 ans). Si elle diminue depuis lors, elle restait de 4,4 ans en 2010. Cet écart entre les sexes reflète principalement l'influence de facteurs socioculturels.

Monastères et kibboutz: longévité masculine

Les facteurs biologiques et génétiques n'entrent que pour une petite part dans la surmortalité masculine, comme l'a montré l'étude de Marc Luy sur les monastères publiée dans les années 90 et complétée en permanence depuis. Les moines et les nonnes des monastères bavarois ont une espérance de vie analogue. Idem pour les hommes et les femmes des kibboutz israéliens, où les habitudes de vie des deux sexes sont similaires. Pourquoi, dans ce cas, les hommes meurent-ils plus jeunes dans notre société?

«L'écart de longévité entre les sexes est principalement dû à l'évolution des rôles de l'homme et de la femme», explique Markus Theunert, spécialiste de l'égalité des sexes et des questions masculines. «Si jusqu'à la révolution industrielle, les lieux de production et de reproduction coïncidaient, par la suite, l'homme a travaillé en dehors de la maison. Avec le développement de la

famille bourgeoise, les rôles de l'homme et de la femme se sont différenciés. L'écart entre leurs espérances de vie résulte surtout d'une image de l'homme construite au fil des siècles et préjudiciable à sa santé.»

L'engagement professionnel, un risque de santé majeur

Au nombre des éléments essentiels inculqués à un homme dans la culture chrétienne se trouve la dissociation fondamentale entre corps et âme. «Durant le Moyen Age, des valeurs chevaleresques telles que le courage, la sincérité et l'honneur se sont ajoutées.» Tout cela a contribué à ce que l'homme considère son corps comme un instrument. «Les hommes disent: 'J'ai un corps'. Ils s'estiment en bonne santé tant qu'ils ne sont pas malades. Par conséquent, ils mettent également moins à profit les services de santé qui leur sont proposés que les femmes», déclare le psychologue. Et d'ajouter: «Les risques de santé résultent d'un modèle qui exige qu'un homme, un vrai soit performant dans tous les domaines de la vie. Or, lorsqu'un homme construit essentiellement son identité sur la performance, il a tendance à ignorer les symptômes d'épuisement ou de stress, parce qu'une baisse de performance aboutit à une perte d'identité.»

Pour maintenir sa productivité, l'homme recourrait à des béquilles telles que des médicaments dopant ses performances, l'alcool, certaines drogues ou des mécanismes plus discrets, comme la dépendance au travail – avec

les conséquences idoines: «L'épuisement professionnel dû au stress, les maladies cardiovasculaires et pulmonaires (reflet de la proportion plus élevée de fumeurs chez les hommes), pratiquement toutes les formes d'addiction à l'exception de la dépendance aux médicaments et de l'anorexie, sont des affections masculines typiques. Le fort taux de suicides, la vitesse au volant et la tendance à la violence impactent également la santé masculine.»

Mettre à profit les échecs

Divers facteurs – maladie, perte d'emploi, divorce, accident, activité à temps partiel ou, plus tard, retraite – peuvent amener les hommes à renoncer en partie ou complètement à leur vie professionnelle. Majoritairement vécus comme des échecs, ces événements sont aussi l'occasion pour les intéressés de faire une pause et de remettre en question leur image de la masculinité. C'est pourquoi il serait très important de sensibiliser autant que possible les hommes aux images qu'ils ont de leurs rôles. De même, l'implication croissante des pères dans le foyer et la famille devrait être davantage reconnue. C'est l'un des objectifs de la fête des pères, créée par www.maenner.ch. «Être père est un accomplissement individuel, qui s'inscrit cependant dans des conditions cadres définies, influençant fortement la manière dont la paternité est vécue», selon Theunert. Il cite l'exemple du congé de paternité, accordé dans certains pays voisins mais pas en Suisse, alors qu'il est d'après lui justifié, parce que l'on ne peut pas se donner à fond dans son travail lorsqu'on devient parent. Pour lui, une solidarité sociale est indispensable en plus des efforts personnels des intéressés: «Il est donc important d'élaborer des solutions politiques permettant aux hommes et aux femmes de vivre leurs rôles de façon plus souple.» ■